

Introduction

L'urbanisme entre idées et pratiques : un jeu d'intentions et de références

Sylvain SCHOONBAERT

Cet ouvrage réunit les actes de la journée d'étude du 8 mars 2006 intitulée « utopie et pragmatisme en histoire de l'urbanisme (XIX^e-XX^e siècles) », qui eut lieu à Tours lors des cinquièmes rencontres de la Semaine de la Ville. Le thème en était justement cette année-là les « utopies et expérimentations urbaines ». Thème fédérateur, faisant écho à un colloque organisé deux ans plus tôt à Clermont-Ferrand¹. Thème vaste, et surtout difficile, confrontant les pensées utopiques, ou plutôt la raison raisonnante de quelques idéologies ou idées récurrentes de l'aménagement urbain, à leurs formes de mise en œuvre et leurs degrés de réalisation, à leurs impacts dans l'espace physique de la ville et enfin, à leur postérité.

La période d'émergence de la modernité urbanistique, depuis le XV^e siècle, est très riche d'expériences illustrant ce propos. Dès lors, appliquer sur le mode des idées reçues, convenues, quelques exemples de transformation de villes françaises et étrangères nous donna l'idée de proposer pour cette journée le thème de l'utopie et du pragmatisme tel que le révèle l'histoire de l'urbanisme aux XIX^e et XX^e siècles, ce qui est déjà une vaste période. Historiens, architectes, urbanistes, historiens de l'art, de l'architecture et de l'urbanisme furent ainsi sollicités. Ces enseignants, chercheurs et doctorants font partie d'un réseau informel tissé entre universités et écoles d'architecture à Paris, Tours et Bordeaux; les contributions portant sur des situations à l'étranger sont en lien avec ces établissements.

Les propos réunis, épars et hétéroclites, furent choisis en fonction de leur exemplarité, des intentions développées et de leur sens commun plutôt que de leur idéologie propre, dans le temps et l'espace, dans les relations qui lient la conception d'une utopie à la réalisation d'une idée², parmi des sources et des supports variés : plans, textes littéraires ou documents techniques, « auteurs » connus ou pas, projets réalisés ou pas... parmi de nombreux registres urbanistiques : notions de modèles, processus de décision, de conception, relations entre ville et

1. PAQUOT Thierry, *Urbanisme*, n° 336, mai-juin 2004, p. 39-69. Dossier : « Utopie(s) » réalisé suite au colloque organisé par l'École d'architecture de Clermont-Ferrand à l'initiative de Thierry Paquot et Chris Younès, « Le temps des utopies », 4-5 mai 2004.

2. BOUDON Philippe, *Sur l'espace architectural Essai d'épistémologie de l'architecture*, Paris, Dunod, Aspects de l'Urbanisme, 1971.

architecture, maîtrise d'œuvre et maîtrise d'ouvrage... Les propositions retenues ont toutefois en commun de montrer d'abord la mise en œuvre des idées.

Les contributions réunies ici mettent à jour quelques-unes des modalités de passage de l'idée à l'action. Si abstraite soit la liste de conclusions qui peut en être tirée, on reconnaîtra dans chacune d'elles les dimensions intermédiaires et parfois cachées qui rythment le passage d'une utopie, d'une idéologie, voire plus simplement la transposition d'une ou d'un ensemble d'idées à la matérialité de l'aménagement territorial et à ses conditions pratiques de mise en œuvre.

À lire attentivement ces contributions, on s'interroge ainsi sur leur sens commun. « Utopie et pragmatisme », ou bien « idées et pratiques » ? La seconde formule convient décidément mieux que la première ; bien qu'elle eût pu dévoyer l'intitulé original de cette journée d'étude du 8 mars 2006, elle fut retenue comme titre à cet ouvrage, grâce aux conseils du Professeur Baudelle. En effet, par définition, l'utopie n'est pas réalisable, et par « pragmatisme en histoire de l'urbanisme », on n'entendra pas ici – même dans les articles de Laurent Coudroy de Lille et d'Olivier Ratouis – une réflexion épistémologique disciplinaire, au sens propre.

Il ne s'agit donc pas de reconstruire ici une histoire théorique des utopies urbanistiques à partir de ses chefs-d'œuvre littéraires ou bien de ses réalisations les plus monumentales. Notre propos sera plus modeste, partant de fragments d'intentions et de réalisations, certaines bien connues mais pas toujours sous tous leurs aspects, d'autres inconnues et apparemment peu exemplaires. Il s'agit parfois d'idées fragiles et éparses, mais elles mettent toujours en valeur les liens qui, au bout du compte, peuvent être tissés afin d'interroger l'unité des pensées idéales, leurs propres contradictions, et surtout comment elles se traduisent dans l'espace concret. En somme, l'unité thématique de l'ensemble de ces contributions repose sur la question de l'origine, de la mise en œuvre et de la postérité des idées urbanistiques. À nouveau, sur les conseils de Guy Baudelle, il apparut judicieux d'en diviser la présentation en trois parties : un XIX^e siècle où semble régner le pragmatisme, vu comme une série d'expériences tâtonnantes ; un XX^e siècle où décidément l'idéologie l'emporte, et avec elle ses avatars ; un XXI^e siècle enfin – hypothétique –, qui préfigure de nouvelles interprétations des expériences reçues en héritage des deux siècles précédents.

Le XIX^e siècle et ses prolongements constituent tout d'abord une période étonnamment riche et fructueuse pour l'élaboration et la mise en application de la « science » urbanistique.

Nous montrons par exemple comment l'ingénieur Pierrugues renonce peu à peu à toute forme d'utopie lorsqu'il conçoit le plan de Bordeaux au Premier Empire. Bien que largement inspirés par l'idéal et la conception savante des villes classiques méditerranéennes, les nouveaux aménagements qu'il propose pour cette ville sont d'abord fondés sur une analyse pragmatique du milieu local, étude controversée ensuite par l'idéologie politique et les contraintes proprement financières des municipalités.

Dans le cadre de leur action, les acteurs de l'urbanisme élaborent autant de stratégies personnelles qu'il y a de cas et de profils professionnels. S'il défend

ardemment ses points de vue, Pierre-Théophile Segretain, architecte départemental des Deux-Sèvres, est ainsi loin de se comporter en demiurge comme le démontre Chantal Callais. Au contraire, inspiré par Alberti, il construit ses propositions en dialogue avec ses commanditaires à travers des discussions qui font entièrement partie de son processus de projet, quand bien même ses relations avec Prosper Mérimée et son maître Louis Bruyère témoignent de la maturité de ses réflexions idéologiques sur l'architecture.

Selon Florence Bourillon, Hippolyte Meynadier – « gentilhomme de la Chambre du roi », chargé des théâtres – apparaît bien comme un amateur, capable de construire en expertise sa connaissance de Paris et de fournir des idées nouvelles. En ce sens, il est un intermédiaire entre les différents milieux de réflexion ; son affairisme ou sa tentative d'approcher le pouvoir relèvent avant tout d'une quête de l'efficacité.

Avec un autre statut d'architecte « de fonction », celui d'architecte municipal, Delphine Costedoat montre les subtilités des interventions de Charles Burguet qui contribue à forger – et renforcer – l'identité architecturale de sa ville, Bordeaux, dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Son classicisme est assez ouvert pour lui permettre de comprendre parfaitement le patrimoine médiéval. Sa parfaite connaissance technique fait de lui « un champion » de l'architecture moderne et métallique de son époque, et il faut voir aussi dans sa constante application à adapter le style des grands architectes du Siècle d'or bordelais une volonté délibérée, fruit d'une vision singulièrement fine et juste du « potentiel » actif et des forces à l'œuvre dans la capitale girondine.

La pensée de Howard, obscur sténographe au Parlement anglais, vient du riche courant littéraire de cette nation comme l'expose Charles-François Mathis : ce n'est pas une utopie sortie de nulle part. La coupure de plus en plus radicale entre villes et campagnes pose, aux yeux des Victoriens, un défi sanitaire et presque de civilisation. Les tentatives et réflexions engagées tout au long du XIX^e siècle pour tenter d'y répondre mènent à de nombreuses suggestions et réalisations de réconciliation qui oscillent, comme chez Howard, entre utopie et pragmatisme.

Autre exemple analysé par Mouna M'Hammedi, Lyautey et Prost ont, sans aucun doute, laissé au Maroc un héritage architectural et urbain exceptionnel. La ville coloniale a été pensée comme une ville idéale loin des réalités de la vie marocaine. Elle a été souvent rejetée par les Marocains, avant d'être réappropriée. Et ce n'est que ces dernières années que le Maroc, par la voie de quelques architectes et associations, a commencé à s'intéresser à ce patrimoine colonial, qui devient désormais national si l'on considère l'intérêt que lui portent actuellement les pouvoirs publics.

Les prolongements et les transmissions de ces processus de projection et d'action sont nombreux au tournant des XIX^e et XX^e siècles. Et l'on peut gager que ce n'est pas tant la Première Guerre que la Seconde qui marque un changement radical, mais, au bout du compte, peut-être pas une rupture historique si forte qu'il y paraît au premier abord.

Aux États-Unis, l'utopie des années 1950-1960 illustrée dans la communauté d'Usonia, présentée par Delphine Aboulker, était un acte politique fort qui tentait d'établir de nouveaux rapports entre les hommes et les femmes, les enfants et les parents, une autre relation au temps, aux énergies et à la nature (une écologie). C'était également une utopie sociale qui touchait à la vie quotidienne, aux modes de propriété, d'appropriation, de production de l'espace et aux formes du pouvoir, par l'autogestion et la participation. Usonia regroupe une population sociologiquement « typée » et échappe à la règle du droit commun. Cette communauté se place volontairement en dehors de la sphère publique par une « privatisation douce » qui impose une ségrégation insidieuse : les critères de sélection des habitants ne sont pas financiers, mais sociaux et esthétiques. L'exemple de cette communauté confirme l'idée de Thierry Paquot selon laquelle « la translation des procédures utopiques dans le réel ne va pas sans la translation de leurs caractères réducteurs ».

En France, si les villes nouvelles peuvent apparaître comme une utopie, ainsi que l'expose Sabine Effosse, cette dernière ne s'est que partiellement réalisée faute notamment d'une conjoncture économique favorable. Malgré la volonté de créer une identité urbaine attractive notamment marquée par une architecture singulière et novatrice, ces villes offrent une image éloignée de l'idéal de vie qu'elles étaient censées susciter. Mais elles n'ont que trente ans et ont sans doute encore besoin de maturité. Ainsi, pour Paul Delouvrier : « Les villes nouvelles vivront quand les cimetières y seront fleuris. »

Thierry Jeanmonod explore le mythe de la reconstruction de Royan. Dans quelle mesure Claude Ferret est-il conscient de sa réécriture de l'histoire de cette ville lorsqu'il la conçoit ? Architecte art-déco et urbaniste classique au début de sa carrière, Ferret profite de la formidable occasion qui lui est donnée pour se fondre dans le courant majoritaire de l'architecture moderne qui s'impose dès les années 1950. Dès lors, sa référence à la ville ancienne et à ses dispositions spatiales héritées du passé doit être minorée. C'est pourquoi, même si Ferret invoque dans ses discours la volonté de s'appuyer sur la géographie du site et sur une compréhension du phénomène balnéaire, il ne fait jamais mention par exemple de l'influence évidente de l'ancien plan d'aménagement, d'embellissement et d'extension de la cité, ou encore de la relation avec les habitants, présentée comme une simple nécessité de persuasion pour adopter le registre moderne.

Aujourd'hui, relate Jeanne Hamel-Levasseur, la ville verte « idéalisée » de Canteleu a vécu : elle fête ses cinquante ans et n'est plus nommée que « Cité Verte ». Elle a perdu ses titres de noblesse des débuts en rencontrant son lot de difficultés inhérentes à la vie des grands ensembles de sa génération. La ville de Canteleu a ainsi évolué en se dotant d'une Cité Rose et de nombreuses zones pavillonnaires. Canteleu cherche à présent à redorer son blason et à tisser des liens sociaux comme une ville centre. Le petit village de Canteleu, lieu de villégiature privilégié de la bourgeoisie rouennaise, s'est transformé en une banlieue stigmatisée. Par conséquent, cette cité actualise la valeur exemplaire de l'image qu'elle a voulue donner pour alimenter son présent et construire son avenir.

Revenant sur l'ouvrage de Louis Marin, Olivier Ratouis met en évidence la dimension discursive de l'utopie. Le texte, l'espace du texte, est au centre du dispositif utopique. De la sorte, le voyageur – journaliste – écrivain, l'administrateur, le psychosociologue qui se rendent en ZUP comme Raphaël en Utopie ne relatent pas des visites en utopie, blanche ou noire, société sans classe ou sarcelite, Trente Glorieuses ou grande illusion. C'est dans leur texte que peut s'opérer la critique, et même leur texte qui se développe comme des utopiques. C'est dans les contradictions (les conflits) que peut se lire le discours idéologique sur la ville, c'est-à-dire « la représentation du rapport imaginaire que les individus ont avec leurs conditions réelles d'existence ». L'« utopique » est la figure de l'exhibition non synthétique des contradictions qui travaillent la société.

Le recours à la notion d'utopie pour évoquer aujourd'hui la construction de la ville dans la période des Trente Glorieuses attire ainsi l'attention. L'idée qu'il y eut une utopie des grands ensembles renvoie à la façon dont l'historiographie aborde cette période récente. Faut-il conserver le terme Trente Glorieuses, interroge Laurent Coudroy de Lille? On constate somme toute que l'expression elle-même est fragile. « Elle ne convient totalement à personne : ni vraiment trente, ni vraiment glorieuses »... mais qu'elle est par ailleurs très peu débattue. S'il ne faut pas sur-interpréter l'opération historiographique en cours, la question mérite bien d'être posée aujourd'hui.

Qu'en est-il à présent? Où en est la ville idéalisée? Comment les expériences passées réapparaissent-elles sous des formes nouvelles dans les projets aménagistes?

À quoi rêve par exemple le citoyen d'aujourd'hui lorsqu'il circule en ville avec – ou sans – automobile? François Laisney fait la part des choses. Paris sans automobile ou ses succédanées demeurera sans doute encore très longtemps de l'ordre de l'utopie – du fantasme? Paris ne deviendra jamais Venise, la vraie ville sans voitures. La diminution du trafic automobile en ville à défaut de l'utopie d'une ville sans voiture suppose une accélération du processus de réduction en cours. Et celle-ci, dans le contexte actuel, ne pourra sans doute provenir que de causalités externes comme la pénurie énergétique ou l'approche de l'apocalypse climatique.

Le cas du Centre civique de Bucarest, exploré par Ioana Iosa, illustre l'aporie de la monumentalité totalitaire contemporaine qui engendre une image politique et médiatique aberrante. Par la création de conditions pratiques de développement, Ceausescu semble avoir réussi, du moins partiellement, à mettre en œuvre l'ambition roumaine jusqu'alors utopique : celle de mettre en lumière la Roumanie et son potentiel économique et constructif. Si la Roumanie ne devient pas pour autant une puissance européenne, elle devient du moins un motif de débat. Grâce à la monumentalité dont le Centre civique crédite la ville de Bucarest, cette dernière semble acquérir de nouvelles opportunités pour promouvoir sa capitale et l'inscrire à terme parmi les métropoles européennes.

En revanche, Jean-Pierre Frey hésite à considérer la grandiloquence architecturale qui renonce au partage des tâches dans la parcellisation du territoire et le montage urbanistique des opérations architecturales comme de l'ordre de l'utopie. La raison urbanistique, toujours plus ou moins proche du sens commun

d'un côté, la libre concurrence du marché des compétences de l'autre – mais cette libre concurrence est-elle si déraisonnable qu'il y paraît? –, mettent d'emblée une borne à l'hégémonie d'un seul maître d'œuvre sur une portion d'espace qui ne peut que trouver rapidement ses limites, même dans le cas de pouvoirs forts et d'une promotion totalitaire des lieux, comme à Pyongyang ou Bucarest. Le cadre des apories dans lesquelles les architectes entendent toujours nous engager en suivant leurs doux rêves « d'esthétisation générale de la société » – selon des canons dont ils seraient les seuls détenteurs – renonce à une équitable et équilibrée division du travail pour produire collectivement de la ville, de l'urbain. Il est à craindre que nous ne fassions que résolument nous éloigner de ce qui pourrait toujours paraître de l'ordre de la quête quelque peu utopique d'un âge d'or de la cité.

Jean-Pierre Poussou revient, pour conclure, sur « ce vieux couple » que forment l'urbanisme et l'utopie. L'art de bâtir les villes a toujours eu, au fond, pour objectif d'apporter des solutions aussi rationnelles et aussi parfaites que possible aux formes et aux conditions de vie urbaines, quitte à ne pas se préoccuper des contingences qu'opposent les réalités urbaines, quitte à s'imposer par des projets novateurs à celles-ci.

Ainsi, plus l'utopie se mettrait en œuvre – ou plutôt, plus elle apparaîtrait à l'œuvre – moins elle semblerait servir son propos. La réflexion urbaine est d'abord source de culture³. Pour Thomas More, l'utopie, lieu sans lieu, nulle part, est aussi le bon lieu, le lieu du bonheur. Il convient de respecter cette unité de lieu. L'idéologie, discours des idées, abonde ce propos⁴, car non seulement elle se plaque sur un territoire identifiable, mais elle actionne de surcroît les processus qui permettent de mettre en œuvre son idéal : la pratique et l'action sont reines. La mode est à l'action, au pragmatisme : les idées n'ont-elles donc plus de valeur que si elles se voient, à tel point d'ailleurs que le sens commun confond volontiers utopie avec fantasme, comme si l'une ou l'autre devaient n'être que réalités? Autrement dit, d'un cadre autoritaire et mono orienté entre un prince et un architecte⁵, passerait-on du texte et d'une science intuitive de littérateurs, de techniciens et d'inventeurs à des interventions ou réalisations dans lesquelles il n'y aurait plus que démonstrations de rapports de force entre savants et démiurges. « L'utopie s'évertue à proposer un “ailleurs présent” et non pas un “futur probable”⁶. » Mais si l'utopie consiste avant tout en une expérience de culture⁷, car, à travers tous les exemples visés ici, ce sont des références culturelles qui entrent en œuvre chez les décideurs, les praticiens de la ville et de l'architecture, ainsi que les habitants ; à force d'en rendre l'expression trop pragmatique – ou, pour mieux dire, concrète –, n'est-il pas à craindre que la ville y perde son latin ?

3. RONCAYOLO Marcel, PAQUOT Thierry (dir.), *Villes & Civilisation urbaine XVIII^e-XX^e siècle*, Paris, Larousse, Textes essentiels, 1992.

4. CHOAY Françoise, *L'urbanisme : utopies et réalités*, Paris, Seuil, 1965.

5. HALBWACHS Maurice, « Les plans d'extension et d'aménagement de Paris avant le XIX^e siècle », *La Vie urbaine*, n° 2, 1920, p. 5-28.

6. PAQUOT Thierry, *op. cit.*

7. HAROUËL Jean-Louis, *Culture et contre-cultures*, Paris, PUF, 1994.